



LA PENSÉE MESSAGÈRE

Le sein de mon amante
Sera-t-il ton doux nid ?
Petite fleur charmante
Mon cœur tremblant te suit.

Dis-lui qu'elle a mon âme
Et quels sont mes tourments :
Qu'une éternelle flamme
Embrase tous mes sens.

Si le sein que j'adore,
Qui te doit recevoir,
Palpite et se colore,
Ah ! fais-le moi savoir....

Va, gentille pensée,
Douce fleur des amours,
Longtemps je t'ai pressée,
Dis-le lui bien toujours.

ARISTE DODY.

Paris, 1891.

C'ÉTAIT UN RÊVE

Oui, c'était un rêve, une de ces douces illusions comme on en a souvent à cet âge si tendre où l'on compte à peine vingt ans ; à ce moment où nos facultés intellectuelles commencent à être éclairées par une raison naissante qui veut tout comprendre et qui s'égare souvent dans des idées chimériques. C'est ce qui m'est arrivé à cette époque de la vie et ce n'est sûrement pas un fait isolé, car, quel est celui qui, à vingt ans, ne laisse pas errer dans une course effrénée son imagination, cette *folle du logis*, comme on a bien voulu l'appeler, et qui, guidée par une conscience juste et éclairée nous permet de concevoir tant de belles choses utiles à l'humanité ?

A cet âge-là, dis-je, j'ai été bercé un jour pendant une heure dans une profonde rêverie que je n'oublierai jamais, tant mes sens en ont été vivement impressionnés. Au fait voici ce qui s'est passé :

Je me figurais que j'étais grand-père. Après une agréable soirée littéraire avec plusieurs de mes amis où nous avions causé de philosophie, de morale, des devoirs envers la famille, ma pensée s'était arrêtée sur les dernières réflexions émises par chacun de nous sur l'avenir de la société actuelle. Je me disais et je reconnaissais aisément que nous étions des êtres perfectibles, mais qu'il restait encore beaucoup à faire dans cette voie de progrès qui nous conduit vers le bien.

Tout en cherchant à mettre de l'ordre dans ces idées, je ne m'apercevais pas, tant j'étais préoccupé par le but que je poursuivais, que je fatiguais mon cerveau. Aussi, après quelques minutes, mes yeux se fermèrent tout d'un coup et je m'endormis d'un profond sommeil.

Au bout d'un temps plus ou moins long, dont je ne saurais préciser la durée, il me sembla que j'étais dans une vaste salle d'un antique manoir, richement décorée de meubles anciens et de tableaux d'art d'une beauté incomparable, le tout ayant appartenu à une duchesse célèbre par son esprit et ses charmes au dix-huitième siècle. Aux fenêtres qui rappelaient par leur forme architecturale les chefs d'œuvre admirables de la Renaissance et qui prenaient le jour sur une campagne ravissante, étaient suspendus des rideaux aux fines broderies ; sur le parquet ciré de la veille et reluisant de propreté, on avait étendu un riche tapis couvert d'arabesques splendides ; dans l'âtre

immense d'une cheminée monumentale flambait un feu que je me plaisais à attiser et auprès duquel je me chauffais, étendu dans un fauteuil moelleusement capitonné, car nous étions au 25 décembre et l'hiver était rigoureux. Aux quatre coins de la salle étaient suspendues des panoplies complètes, parfaitement conservées, et qui avaient appartenu aux possesseurs de ce château princier, à ces preux dont l'origine remontait aux Croisades.

Mon vieux chien dormait, étendu près de moi, ses pattes de devant touchant presque le foyer ; il paraissait inquiet, le pauvre Sultan, lorsque ma toux sèche le réveillait, et il me lançait à la dérobée un regard plein de douceur et de tendresse. Tout près de lui, un jeune chat jouait avec un morceau de papier, ou venait de temps en temps le provoquer en lui sautant sur le dos et en pirouettant avec cette grâce caractéristique de la race féline. Je réfléchissais à l'innanité des choses d'ici bas, quand un coup de sonnette me tira de ma rêverie.

Toutes les cloches de la ville annonçaient en ce moment que le Sauveur était venu au monde. De tous côtés, les gens s'étaient rendus à l'office divin malgré une épaisse couche de neige et la bise glaciale qui soufflait cette nuit-là, veille de la Noël.

Qu'importe, et qui pouvait venir me voir ?... Devenez grand-père pour un instant, et vous comprendrez que ce ne pouvait être que mes petits-enfants accompagnés de leur père chéri et de leur mère adorée.

Oui, ils étaient là, tous, attendant le moment où la porte s'ouvrirait, ma fille pour me serrer dans ses bras, mon gendre pour prendre des nouvelles de ma santé et mon cher Henri, avec son aimable sœur Lucie, pour se jeter à mon cou et m'étreindre de leurs embrassements. Oh ! comme je fus sensible à toutes ces marques d'affection de ma bonne famille que je n'avais pas vue depuis huit jours, et comme je sentis couler sur mes joues ridées par les années une grosse larme de plaisir et de satisfaction. Comme je me sentais aimé par ces braves enfants et combien je les chérisais à mon tour !

Après les compliments d'usage, mon gendre m'annonça qu'il fallait réveillonner tous ensemble, ayant acheté pour l'occasion une belle dinde rôtie, un pâté de foie et quelques menues friandises, ce qui fut accepté sur le champ. Aurait-on pu refuser en se voyant si heureux ?

Tout le monde se mit à table, ma fille servant de bonne pour la circonstance, et rien d'extraordinaire ne survint pendant le repas, car les deux enfants furent très raisonnables. L'ayant prouvé d'avance.

Quand le réveillon fut terminé et le couvert enlevé, Henri s'amusa à feuilleter un album et sa sœur Lucie en jouant à la maman avec une poupée ; ma fille relut pour la centième fois peut-être un certain nombre de pages des *Misérables*, de Victor Hugo, ouvrage qui faisait ses délices, et mon gendre me communiqua les événements de la semaine, tout en lançant dans l'air la fumée bleue d'un délectable *tabaco*, me rendant presque jaloux, maintenant que je ne pouvais plus supporter l'odeur du tabac, après avoir tant fumé pendant ma jeunesse.

Il y avait environ une heure que nous étions dans cette heureuse situation, lorsque la petite Lucie s'endormit tout à coup dans un fauteuil et son frère Henri vint sauter sur mes genoux, me priant de lui raconter un de ces vieux contes du pays que je savais, disait-il, si bien lui expliquer.

Pour satisfaire ses désirs, je commençai aussitôt celui du *Prince charmant*, mais j'en étais à peine arrivé aux deux tiers, que notre bonhomme s'endormit aussi et que son père fut obligé de le réveiller lorsque le moment de la séparation arriva. Ils me quittèrent tous à contre cœur, promettant de revenir le lendemain si le temps le permettait.

Je restai abattu et presque triste en me voyant seul dans cette vaste salle, pleine de gaieté quelques instants auparavant. Je commençais à faire des réflexions, lorsque je me réveillai tout surpris, cherchant à mettre de l'ordre dans mes idées un peu confuses.... Comment, n'étais-je donc pas grand-père ?... Pouvait-on l'être à cet âge-là ?

Je me retrouvai dans ma chambre de garçon, froide et sombre, tout étonné de ne pas voir mes

chers petits enfants, les appelant par leur nom et me demandant comment cette douce illusion qui m'avait charmé et rendu heureux pendant quelques instants avait pu s'évanouir si vite.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve !....

J. Martin.

Armissan (France) déc. 1891.

LE CABINET DE BOUCHERVILLE

(Voir gravures)

L'honorable M. C. B. de Boucherville, appelé par Son Honneur le lieutenant gouverneur Angers à former un cabinet en remplacement du cabinet Mercier, renvoyé, a réussi en cette difficile besogne, et le 21 décembre 1891, à 8 heures du soir, messieurs De Boucherville, Beaubien, Casgrain, Flynn, Nantel, Pelletier, Hall, Taillon, et, depuis, MM. McIntosh et Masson ont été assermentés comme ministres de la Couronne.

La législature a été dissoute, après coup, et l'appel au peuple décidé. L'appel nominal (nomination) aura lieu le 1er mars prochain, et le vote le 8.

Nous donnons ci-dessous quelques brèves notes sur chacun des nouveaux membres de notre cabinet provincial.

L'HONORABLE M. DE BOUCHERVILLE

Président du Conseil.

L'honorable Charles Eugène Boucher de Boucherville, M. D., est sénateur pour la division de Montarville, et conseiller législatif.

Le nouveau premier ministre est le descendant du Lieutenant Général Pierre Boucher, sieur de Grosbois, gouverneur de Trois-Rivières en 1653 et fondateur de la Seigneurie de Boucherville. Il est fils de feu l'honorable Pierre Boucher de Boucherville et de Mme Amélie de Bleury. Il est né à Boucherville le 4 mai 1822, a suivi les cours au collège des Sulpiciens à Montréal et a fait ses études médicales à Paris où il a obtenu ses diplômes.

Il a été président du conseil législatif de 1867 à 1873. En 1874, il succédait à M. G. Ouimet comme premier ministre à Québec, avec le portefeuille de l'agriculture et des travaux publics. Il a été renvoyé par le lieutenant gouverneur Letellier de Saint Just, en mars 1878 ; il a été appelé au Conseil législatif en juillet 1867 et au sénat en février 1879.

L'HONORABLE M. BEAUBIEN

Commissaire de l'Agriculture.

L'honorable Louis Beaubien est le fils du Dr Pierre Beaubien, de l'université de Paris, et de dame Justine Casgrain, fille de Pierre Casgrain, seigneur de la rivière Ouelle. Son père représenta Montréal à la Chambre d'Assemblée, de 1841 à 1844, et le comté de Chambly, de 1848 à 1851.

Né le 27 juillet 1837, l'honorable M. Beaubien, fit ses études au collège de Montréal et épousa en 1864 la fille de feu le juge sir Andrew Stuart, de Québec. Il a toujours donné une attention particulière aux affaires agricoles ; depuis plusieurs années déjà il est membre du Conseil d'Agriculture de la province et président de la société d'agriculture du comté d'Hochelaga.

Son entrée dans la vie publique date de son élection à l'assemblée législative, en 1867. Il a aussi représenté le comté d'Hochelaga aux Communes de 1872 à 1874.

L'HONORABLE M. CASGRAIN

Procureur général.

L'honorable Thomas Chase Casgrain C. R. est le fils du sénateur Casgrain, de Windsor, Ont.

Il naquit à Détroit, en juillet 1852, et reçut son éducation au séminaire de Québec et à l'université